

NOVOLANGUE ET MORALE

Axel STERN (Hull)

Nous sommes à la mi-temps entre l'année du titre du dernier roman de Georges Orwell, 1984, et la date de sa composition, 1948. L'auteur élabore dans un appendice les principes de ce qu'il appelle Newspeak, terme rendu en français par Novolangue. L'objet en est d'être l'organe de l'idéologie Ingsoc et de rendre impossible l'expression d'idées déviantes. Par le moyen de la novolangue, le gouvernement de l'Océania dirige la pensée de ses sujets, pour autant qu'elle s'exprime en paroles. Et il est un fait que ce qui ne peut ainsi s'exprimer n'a guère qu'une chance minime de survie.

Alors qu'Orwell veut décrire le sort d'un empire britannique stalinisé, il nous présente en même temps le portrait, quelque peu caricaturé, de l'Angleterre gouvernée par la ligue quasi-maçonnique des Etoniens, Wykehamistes, Harrowiens et autres anciens élèves des internats privés pour les enfants de la haute bourgeoisie. Dans ma communication *La liberté et sa dialectique*, au IV^e Congrès (Neuchâtel, 1949), j'ai essayé de décrire ce genre de conformisme forcé, résumé si joliment par M. Kingsley Martin quelques mois auparavant en ces termes : « le totalitarisme en Angleterre est tout à fait volontaire ».

La novolangue est censée réduire sinon éliminer la possibilité de formuler et ainsi de concevoir ce qui est jugé ou senti dangereux pour le statu quo par la classe ou par le groupe au pouvoir. Cependant, ce rôle restrictif de la langue n'est ni nouveau ni réservé à un pays particulier. Il est vrai que, de pair avec ce rôle, toute langue joue aussi un rôle libérateur : c'est en cette fonction, précisément, que j'essaie de l'employer ici : en parlant de la langue-géôlière, de la langue-novolangue.

Dieu, dit l'Eglise, est personnel et il est parfait. M. Jean-Paul Sartre nous dit que ce qui est parfait possède son essence et que ce qui caractérise la personne (par opposition à l'animal ou à la chose) est qu'elle ne cesse jamais de créer son essence ; donc le concept de Dieu est contradictoire dans les termes ; donc pas de Dieu. Très élégant. Toutefois,

quelqu'un pourrait ne pas être d'accord avec les définitions ; mais il faut admettre que Sartre n'a nullement forcé l'emploi que bon nombre de chrétiens font de ces mots.

L'école philosophique la plus en vue en Angleterre depuis la guerre est celle de l'analyse conceptuelle. Comme ils s'imaginèrent être dans tous les secrets du problème sexuel et pouvoir ignorer Freud et la psychanalyse pendant une génération, les Français d'aujourd'hui sont enclins à se montrer dédaigneux en face de ce genre de philosophie, ayant appris, n'est-ce pas, tout le nécessaire à l'école lors de leurs leçons de français. Je me rappelle une communication au Congrès bruxellois de 1964 où le terme de vérité parut en cinq sens différents en l'espace de moins de dix minutes — sans que le conférencier semblât s'en apercevoir. Peut-être l'attention méticuleuse aux différences petites et grandes dans l'emploi des mots, termes et concepts courants est, après tout, d'une importance première en philosophie, même si les envols et les effusions métaphysiques s'en trouvent quelque peu inhibés. Socrate et, surtout, Aristote ne sont pas de mauvais maîtres.

Mais ceci dit, les philosophes analytiques rendent difficile et, à juger d'après leurs écrits, impossible l'effort de réviser nos concepts ou d'instaurer de nouvelles manières de penser. La novolange, consacrée par l'usage, est consacrée par les philosophes. « Le sens d'un terme est l'usage qu'on en fait. » La tâche est donc celle d'élucider ce sens ou, plutôt, cette multiplicité de sens ; celle d'en créer ou d'en redécouvrir d'autres s'oublie et est désavouée.

Pour seul exemple, je cite M. Richard Robinson (*Les valeurs d'un athée*, 1964) : Celui qui fonderait ses actions sur un principe ne contenant ni un « tu feras... » ni un « tu dois... », mais qui dirait seulement « je veux... », n'agirait pas moralement ; il aurait abandonné toute morale et l'aurait remplacée par une autre façon de vivre. Notons que ceci est dit, non pas à propos d'un nietzschéisme, mais en réprouvant le croyant qui déclare qu'il aime Dieu et que, par conséquent, il veut faire ce qui fera plaisir à Dieu.

L'idée centrale de tous les moralistes grecs fut l'aspiration au bien suprême, à savoir au bonheur, comme ce fut celle de Spinoza qui établissait l'équation (non conceptuelle, mais concrète) connaissance vraie = vertu = liberté = bonheur ; sans oublier Guyau et sa Morale sans obligation ni sanction. Ces penseurs, ne furent-ils pas indéniablement des moralistes ? Néanmoins, il nous est dur de secouer le joug judéo-chrétien-kantien.

Pour ressentir tout le poids de ce qui est contenu implicitement dans notre langage, toute la force par laquelle il préjuge de notre pensée, on ne saurait mieux faire que de relire le premier chapitre du *Fondement de la métaphysique des mœurs* de Kant. La seule chose qui soit inconditionnellement bonne serait la bonne volonté. Cette assertion est suivie d'une série d'exemples très convaincants. En fin de paragraphe, Kant affirme qu'une bonne volonté semble même constituer la condition

indispensable pour mériter d'être heureux. La définition de l'inconditionnellement bon posée et l'idée de mérite intrinsèque à la bonne volonté admise, Kant a cause gagnée dans sa démonstration de l'impératif catégorique et c'est alors trop tard pour protester contre son rigorisme. Kant a *mis à jour* l'idée déontique qui se manifeste dans l'*usage* courant des termes moraux, mais il n'a *rien prouvé*.

M. Jean Piaget, dans son *Jugement moral de l'enfant*, nous montre comment, avec le respect unilatéral, surgissent les idées de devoir et de justice rétributive pour être dépassées ensuite, avec le respect mutuel, par les idées d'équité et de justice distributive qui seules sont pleinement rationnelles. Génétiquement parlant, Spinoza a donc raison contre Kant ; mais philosophiquement, le dossier reste ouvert.

Comme nous avons des propositions de base, des axiomes, en géométrie et que ces axiomes sont, dans une certaine mesure, arbitraires, ainsi en morale nous avons des positions de base logiquement arbitraires (jusqu'à un certain point). Ces positions sont encadrées dans le langage tel que nous l'apprenons et que nous l'assimilons suivant l'état intellectuel et émotionnel que nous avons atteint, et suivant le genre de société dans laquelle nous vivons.

Le manque de précision du langage quotidien permet à la fois d'absorber des déviations de sens et d'interprétation de certains mots-clés et de leur servir de serre. Ainsi maints changements idéologiques (correspondant aux changements socio-économiques et politiques) se préparent souvent de manière imperceptible, alors que d'autres sont muselés ou même étranglés tout aussi imperceptiblement.

Liberté, Égalité, Fraternité — fut-ce une troïka ? En est-ce une de nos jours ? Il me semble que l'un ou l'autre de ces « chevaux » a toujours pris le pas sur les deux autres, différemment selon l'époque et selon la classe (bourgeoisie ascendante ou sur la défensive, paysannerie, artisanat, prolétariat industriel). Et quelle gamme la seule Liberté n'a-t-elle pas parcourue, de la liberté d'initiative capitaliste à la liberté d'organisation syndicale, de la liberté libérale à la liberté socialiste ! Ce n'est pas seulement la compréhension mutuelle qui en souffre, c'est la compréhension tout court.

Les entraves que le sens des mots impose à la pensée sont pareilles à celles des idées classificatrices. Ainsi, on nous dit qu'il y a trois classes de théories morales : égoïstes, universalistes, altruistes. Par exemple : Hobbes est égoïste ; Kant et J. S. Mill (le but de la morale étant, selon lui, le plus grand bonheur du plus grand nombre) sont universalistes ; Joseph Butler et Auguste Comte sont altruistes. Puisqu'il est de l'essence même de la morale qu'elle concerne les rapports de l'agent avec autrui, une signification péjorative est inhérente au fait d'être classé parmi les égoïstes (même théoriques).

Hobbes, il est vrai, ne s'en porte pas plus mal. A son époque d'insécurité personnelle, sociale et politique, un appel aux sentiments d'amour

du prochain aurait été plutôt ridicule. Soyons égoïstes, mais, insista-t-il, soyons-le intelligemment ! Spinoza, par contre, qui se trouve ici classé parmi les égoïstes, s'en trouve totalement travesti (voir, par exemple, *Cinq types de théorie morale*, 1930, par M. C. D. Broad). Son soi-disant égoïsme est purement analytique ou, si l'on préfère, tautologique : un homme n'agit vraiment que pour autant qu'il le fait sans contrainte aucune, mais de son plein gré, animé par sa compréhension adéquate de lui-même et du monde, de la Nature. L'identité d'intérêts de tous les êtres rationnels est une thèse fondamentale de Spinoza. Egoïste ? Si l'on veut ; mais le terme s'inscrit sur une coquille vide, ne désigne qu'une triste caricature de notre auteur.

Pour résumer, citons d'abord Spinoza (*Ethique*, III, *Emotions*, 20) : « Je suis conscient du fait que ces termes sont employés dans des sens quelque peu différents de ceux qu'ils ont habituellement. Cependant, mon propos est d'expliquer, non pas le sens des mots, mais la nature des choses. »

Le côté novolangue de tout langage nous met en danger permanent : nous ne cessons de courir le risque de préjuger des idées d'autrui, aussi bien que des nôtres, par les mots sans lesquels, cependant, elles ne sauraient s'exprimer ni même se concevoir clairement. Toujours est-il que la clarté souvent supprime les nuances et, en les supprimant, peut fausser la vérité. Toutefois, pareil avertissement ne doit pas s'interpréter comme un encouragement aux marchands de l'ineffable. En effet, ceux qui parlent plusieurs langues savent bien que certains termes ne peuvent se traduire adéquatement d'une langue dans une autre ; mais le soi-disant ineffable n'y est jamais pour rien.